

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3048. — 60^e Année.

SAMEDI 20 MAI 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



LE DRAPEAU DU PREMIER GROUPE D'AVIATION, AUX MAINS DU LIEUTENANT GUYNEMER.

Il y a quelques jours, à Dijon, le lieutenant-colonel Girod, inspecteur général des écoles d'aviation, délégué par le Ministre de la Guerre, présentait, devant les troupes de différents corps de la garnison, au premier groupe d'aviation, le drapeau qui vient de lui être accordé. L'emblème si jeune, et qui compte cependant déjà parmi les plus glorieux, était porté par le jeune lieutenant Guynemer que ses nombreux et héroïques exploits désignaient pour cet honneur.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

BONHOMMES

Il paraît que le terme *Poilus*, dont le succès ne va qu'en s'accentuant à l'arrière, n'est plus, ou, pour mieux dire, n'a jamais été, très en vogue sur le front. Nos braves soldats l'avaient accepté un peu à contre-cœur, par déférence pour les civils dont l'admiration ébahie de tant de prouesses d'endurance et d'exploits, le leur avait, en quelque sorte, imposé. Mais, s'il fut une époque, au début, où il qualifiait bien l'apparence hirsute et à la fois l'indomptable solidité de nos guerriers, il y a beau temps qu'il ne suffit plus : d'abord, tous les *poilus*, par mesure d'hygiène, sont rasés de près : il est très rare de rencontrer un permissionnaire portant la barbe et les cheveux longs ; voilà pour le physique ; quant aux qualités morales qu'impliquait le mot, il semble bien ne les indiquer qu'imparfaitement : celui de *géants* les résumerait avec plus de justesse.

Donc, à la tranchée, on ne dit pas *les poilus*, on ne dit pas non plus *les géants*, car ils sont modestes, nos braves ; on dit *les bonhommes*. C'est une petite entorse à la grammaire, l'une des vieilles exigences de cette formaliste personne, obligeant, jusqu'ici, à doter d'un *S* la forme du pluriel. Ce sera une exception de plus aux règles du correct langage ; on n'en est pas à cela près.

Je ne sais où j'ai lu que *cuiller* était jadis du masculin : on disait *mon cuiller* : Louis XIV, distrait, demanda, certain jour, une cuillère, et déjà se corrigeait quand un courtisan, à l'affût de se manifester, protesta : — « Sire, dit-il, ne vous reprenez pas : il suffit que vous l'ayez voulu un seul instant pour que le mot soit désormais du féminin. » C'est depuis ce temps-là qu'on dit *une cuillère*. L'anecdote, il faut le croire n'est point encore parvenue jusqu'au fond de toutes les provinces de France, où nombre de paysans prononcent encore, comme avant le grand roi, *un cuiller à pot*. Or ce que la flatterie a fait pour Louis XIV, notre reconnaissance peut bien le réitérer par égard pour nos magnifiques sauveurs : nous dirons donc *les bonhommes* et les choses en iront tout aussi bien.

Il fallait, en effet, un mot, sinon nouveau, du moins rajeuni, pour caractériser l'état d'esprit de ceux qui, depuis des mois, luttent pour nous, des plages du Nord aux monts d'Alsace. Qui le connaît, cet état d'esprit ? Par qui en serait-on instruit ? L'un de nos confrères de la Presse suisse, qui a passé de longs jours à parcourir la ligne de nos tranchées, en est revenu avec l'impression d'avoir entrevu un monde ignoré, une race inédite, pour ainsi dire, dont toutes les façons d'être, les idées, tous les sentiments, diffèrent de ce qu'en imaginent ceux qui ne l'ont point fréquentée. Au vrai, nous ne savons rien de ce que pensent ces quelques millions d'hommes, splendides et muets, qui sont le rempart vivant de notre France.

La première fois qu'un marmot, à peine sorti des langes peut s'emparer d'un crayon et d'une feuille de papier, la première silhouette qu'il trace de sa main malhabile est celle d'un être ayant un rond pour tête, un autre rond pour corps, deux bâtons pour bras, deux bâtons pour jambes, et cela satisfait si complètement l'instinct esthétique du bambin dessinateur qu'il répète cette effigie sur tous les feuillets qu'il trouve, sur la marge des livres tombés par malheur sous sa main, sur le sable, sur les murs. C'est, à son idée, la plus parfaite représentation de la créature humaine, un résumé, une synthèse ; ces frustes images ne représentent ni hommes ni femmes, ni bourgeois ni ouvriers, ni pauvres ni riches, ni jeunes ni vieux, ni forts ni faibles, ni petits ni grands, ni minces ni gros. — Ce sont *des bonhommes*.

C'est peut-être en raison de cette impersonnalité que nos héros de la tranchée ont, sans y mettre malice ou affectation, adopté pour eux-mêmes cette dénomination vague. Des *bonhommes*, ça veut dire, des gens créés tous sur le même modèle, ayant les mêmes gestes, les mêmes attitudes, la même impassibilité ; qu'ils aient été, naguère, misérables ou millionnaires, ouvriers ou patrons, savants ou ignares, citadins ou campagnards, ça ne compte plus.

Une égalité si parfaite règne entre eux qu'ils ne savent même pas à quel rang social appartient leur voisin de gourbi. Un ouvrier mineur du Nord, venu en permission, me vantait les qualités de son camarade de couverture : « un bonhomme qui, une fois *au pieu*, dormait « d'un bloc », sans remuer ni pied ni patte, et qui, le matin, faisait *le jus* dans la perfection. — « De quel pays est-il ? demandai-je. — Je ne sais pas... de Paris, je crois. — Que faisait-il dans le civil ? — Il ne me l'a pas dit... Rien peut-être : à moins que ce soit le commerce des chevaux ; son père est d'un club de jockeys. — Et comment s'appelle-t-il ? » Mon permissionnaire me cita un nom connu, un beau nom de France, et je compris que ce *club de Jockeys*, n'était autre que le Jockey-Club, dont le mineur avait aperçu la *firme* sur l'enveloppe d'une lettre reçue par son camarade *de pieu*. Je vous le dis, il faudrait remonter aux premières heures qui suivirent l'ouverture du Paradis terrestre pour rencontrer pareille simplicité — et encore !

Ce sont là des traits difficiles à saisir ; cette fraternité est devenue si familière à nos soldats qu'elle ne les étonne plus et qu'ils ne la soulignent pas. Il est très rare, d'ailleurs, d'être renseigné sur cette Union sacrée des combattants. Le chroniqueur suisse auquel je faisais allusion tout à l'heure remarque combien il est malaisé de recevoir les confidences de nos *bonhommes*, et même de tirer d'eux quelque récit. Ce qu'on peut entendre dans une visite sur le front n'est que peu de chose : ceux de l'arrière qui obtiennent la faveur de parcourir les lignes sont toujours entourés d'officiers qui les accueillent et les conduisent : ils n'ont que très peu de contact avec les soldats qui, au reste, parlent peu et considèrent sans dédain, mais sans curiosité ni intérêt, ces touristes en quête de littérature belliqueuse. Les permissionnaires seraient plus bavards ; mais, comme on les interroge trop, ils ont, par politesse, une tendance à jouer le rôle que leur impose leur entourage. Comme ils ont la pudeur de leur héroïsme, comme ils se sentent admirés et qu'ils ne se jugent pas admirables, ils imaginent toujours n'en avoir pas assez fait, ils rient, ils « blaguent », ce sont des écoliers en vacances.

À là où on peut les croire, sans conteste, c'est lorsqu'ils parlent, de la camaraderie du front. Ça c'est le grand miracle : écoutez, c'est un *neutre* qui parle, un neutre qui connaît bien nos *bonhommes* pour avoir vécu avec eux : — « Avant la guerre, dit-il, le clair génie de la race française avait été un moment obscurci par les dissensions civiles et les conflits politiques qu'exploitaient ou provoquaient les politiciens de parti. La guerre a chassé ce brouillard : ceux qui se croyaient des ennemis se sont reconnus des frères ; ils ont été étonnés de s'être si longtemps méconnus. Se sentant semblables au travers de leur divergences, ils ont été pleins de tolérance les uns pour les autres, pleins d'affection : l'amour de la patrie maternelle les a rapprochés dans un grand embrasement. Ils n'ont plus qu'une seule haine, celle de l'ennemi. » Il faut bien dire que, lorsqu'un journal pénètre jusqu'à la tranchée, les comptes rendus des séances parlementaires ou des réunions socialistes n'ont pas auprès des lecteurs grand succès. Les longs discours sont devenus impopulaires. Une seule éloquence a prise sur ces braves, c'est le laconisme d'un Joffre ou d'un Pétain : et il faut bien que dès aujourd'hui les politiciens de tous les partis s'y résignent : les hommes qu'auront secoués jusqu'au fond de l'âme un mot bref de ces chefs vénérés, seront pour longtemps réfractaires aux grandiloquents ravaudages des réunions électorales.

Un Allemand, Jean-Paul Richter, prédisait, il y a bien des années, après un séjour à Paris, que, « dans une guerre de liberté, les Français en remontreraient à tous leurs ennemis en fait d'union, de clairvoyance et de bravoure ». Les temps sont révolus où la prédiction s'est accomplie et nous devrons à nos *bonhommes* la réalisation de ce miracle. Qui le croirait ? Ces intrépides vers qui le monde entier, — même l'ennemi, — fixe des regards ébahis d'admiration, sont simples, tranquilles, doux, sans orgueil ni vanité ; c'est merveille, paraît-il, de les voir surgir des tranchées, le rire aux lèvres, les yeux joyeux, le fusil en main, avec le poignard d'ordonnance passé en sautoir et un bouquet de fleurs des champs fixé à la courroie de leur bidon.

Avant l'attaque, ils sont sans pitié, ils se montrent féroces et d'avance jurent de ne point faire quartier. Quand *ils y sont*, c'est de bon cœur, et ils ne ménagent pas les coups ; mais leur rage tombe dès la besogne faite. Un officier raconte ceci : un brave, apprenant qu'on va charger, se réjouit : va-t-il en tuer, bon Dieu ! Ah ! il sera sans merci, pour cette vermine ! Pas de prisonniers, pas de *Kamerad* ! A tous la fourchette dans le ventre : pas vrai, *Rosalie* ? On va leur manger les boyaux ; on y restera peut-être, mais pas sans avoir crevé la bedaine au plus possible de ces salauds-là. — Le signal de l'attaque est donné ; on bondit, on s'élance, on court, on tombe, on se relève, on se rue, on crie, on s'acharne, on saute dans la tranchée des Boches qui, sous le formidable élan, reculent pas à pas, s'égaillent, rentrent plus loin sous terre et disparaissent.

Notre officier compte ses hommes, presque tous sont debout, riant, frémissons, heureux ; *on les a eus* ! Pas de cris de victoires, dès quolibets, des *tu as vu* ! *Ce qu'ils décampaient* ! Mais où est-il, le loustic, l'ouvreur de ventres, l'impitoyable ? Est-ce qu'il aurait *écopé* ? Non, le voilà, au fond d'un entonnoir : que fait-il donc ? Eh ! oui, il est là, le brave, penché sur un grand diable de poméranien roux et tout pâle, qu'il s'efforce de soulever. Il réconforte du mieux qu'il peut le Boche, dont la main saigne. — Allons, ma vieille, faut pas geindre comme ça. C'est rien que je te dis. Ta sale patte n'est même pas cassée. On va te choyer, mon gros ; t'en es quitte à bon marché. Tu ne comprends pas ? C'est-il bête ces Boches ! Qu'est-ce que tu veux ? Tu as soif ? Tiens, lampe-moi ça ! Et le *bonhomme* — décidément c'est bien nommé, — portait le goulot de son bidon aux lèvres du blessé, qui buvait goulument en roulant des yeux effarés. Quand il eut bu, le poilu lui essuya les lèvres en le regardant presque tendrement : il semblait que l'attendrissement le gagnât, et il le sentit lui-même, car il se mit tout aussitôt à inventiver *sa victime* : — « Qu'est-ce qu'il te faut encore ? réponds donc, espèce d'andouille, b.... de mal ficelé ! Une cigarette ? Bouge pas, je vas te la faire ». Il tira des profondeurs de sa poche une pincée de tabac, la roula religieusement, colla le papier du bout de sa langue, fit jouer son briquet, alluma la cigarette et la mit à la bouche de l'Allemand qui l'aspira avec la même avidité qu'un baby aux prises avec son biberon. L'officier survêtu contemplait la scène en riant. — Eh bien, farceur ? fit-il. Qu'est-ce que tu disais donc, tantôt ? Tu en tiens un, pas de quartier ; c'est le cas de lui manger les boyaux. — Mon capitaine, ça ne me dit plus... Une fois que je l'ai vu par terre, ce plein de soupe-là, je n'avais qu'à remuer le doigt pour lui faire passer le goût de la bière : mais quoi ! il m'a regardé, avec de tels yeux... L'idée m'a traversé que chez lui, il avait peut-être quelqu'un qui l'attendait... une vieille comme la mienne ! Et puis quoi ! L'affaire est finie, il est pris, je suis plus content comme ça.

Le ton n'est plus le même qu'à Fontenoy, c'est manifeste ; mais lui seul a changé ; toute la générosité de la race demeure intacte : c'est la même bravoure, le même entrain, la même insouciance du danger avec la même chevalerie qu'autrefois, et en plus, une endurance et une ténacité qui auraient passé pour surhumaines. Nous savons ces choses, encore confusément, parce qu'on ne se vante pas au front. Quand on les connaîtra toutes, si on les connaît jamais, comment la France pourra-t-elle témoigner son enthousiasme et sa reconnaissance, à ces tranquilles héros auxquels elle devra de reprendre sa place usurpée. M. René Bazin connaît, l'autre jour, en l'un de ses plus savoureux articles, qu'il avait rencontré une Parisienne, très émue, laquelle lui disait : — Je viens de parcourir tous les Champs-Elysées, dans l'espérance d'y louer une fenêtre pour le grand jour où l'armée de nos *poilus* victorieux rentrera dans Paris en passant sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Eh bien, figurez-vous, je reviens bredouille : je n'ai rien trouvé ; tout est retenu !

Pensons à cela, pensons-y avec patience, à ce jour où, au bruit des fanfares, au salut des drapeaux, tout le pays entassé sur la voie triomphale, crier, par des millions de bouches, son *merci* aux *bonhommes* dont le souvenir glorieux resplendira dans l'histoire.

G. LENOTRE.

CEUX DE LA MEUSE..... (*Composition inédite de Ch.-B. de JANKOWSKI.*)

Ils ont opposé aux attaques allemandes contre Verdun et nos positions sur l'une et l'autre rives de la Meuse le rempart de leurs poitrines et de leur vaillance. Dans leurs yeux luit cette flamme particulière qu'allument le courage et la satisfaction de soi. A ce signe, comme à leur marche altière, comme à la sérénité de leur attitude, nous les reconnaîtrions s'il nous était donné d'en rencontrer quelque détachement sur une route, près du front, au carrefour d'un de ces villages en ruines que l'ennemi détruit mais ne prend pas. *Ceux de la Meuse*, ils ont surpassé ceux de Jemmapes, ceux de Valmy, ceux de Fleurus.

IMPRESSIONS DE GUERRE

Dans cette longue guerre immobile où le silence des lignes ne se déchire que par la violence immédiate des assauts, ne semble-t-il pas qu'il n'y ait jamais eu place pour l'aventure, l'imprévu, l'escarmouche, pour tous les reflets multiples de la guerre en rase campagne ? C'est ainsi qu'elle a commencé pourtant, à la manière de toutes les guerres. C'est ainsi, qui ne l'espère ardemment, qu'elle doit finir pour s'épanouir en suprême victoire. Mais les souvenirs de ce temps sont devenus si lointains qu'on se croirait à les évoquer des vieillards d'un autre âge. Ils alimentent, cependant d'une saine nourriture cette nostalgie du mouvement qui n'est point mauvaise, thésaurisant, au fond des cœurs, des réserves de furie. « Ah c'était le bon temps ! » Ainsi vont les propos et les songes, dans les geôles de terre, où, d'un effort sanglant, malgré des poussées formidables, se tiennent enfermées les deux armées immenses.

Souvent, ce n'est pas grand'chose, mais c'est ce qu'on a vu et par où l'on est passé. C'est l'imprévu de la marche ou du gîte, le mystère du boqueteau, de la ferme, du village où l'on recherche l'ennemi, le coup de feu qui part d'on ne sait où, l'horizon, la lumière, la nuit, la guerre de liberté, non la guerre de prison. Ce souvenir n'est pas toujours un éclair, un fracas, une note qui monte. C'est quelquefois aux angoisses les plus modestes, les plus grises, que l'on s'attache, quelquefois plus aux moments qu'aux actes et

quelquefois plus à ces situations dont on aurait tant donné pour sortir, que la pensée, le désir même retournent par un singulier attrait.

Laissons en passant s'esquisser sur ces feuilles quelqu'une de ces anecdotes lointaines...

Un escadron d'avant-garde reçoit, à la tombée du jour, l'ordre d'aller tenir un petit village, en pointe avancée sur une croisée de chemins pour laisser aux renforts à pied le temps d'arriver. On n'a pas achevé de reconnaître les abords que la nuit vient à pas de géant. Autour de nous se rétrécit l'horizon, jusqu'à toucher le bord des jardins. Des charrettes, des échelles, des herses, des charrues sont liées et enchevêtrées aux issues du village. Pas de lumière, aucun bruit aux barricades ! Pour l'ennemi elles doivent être une surprise et non un point de mire. Quelques cavaliers, qui s'aperçoivent à peine les uns les autres, veillent derrière ces remparts de fortune, scrutant la nuit, échangeant très bas quelques mots. Les autres se reposent sous les hangars, aux pieds des chevaux, au coin des âtres, prêts à bondir à la place fixée. Les officiers vont et viennent, répétant les consignes : « Laisser approcher l'ennemi sans bouger. Ne tirer qu'à courte portée ». De temps en temps quelqu'un murmure : « N'entends-tu pas marcher sur la route ?... On dirait des coups de fusil là bas vers la droite ». Silence !... La fusillade reprend par intermittence et semble se rapprocher. Ne va-t-on pas être tourné ? Afin d'éclaircir ce doute, le capitaine ordonne une reconnaissance. Ils sont six. On déplace

un brancard de charrette, un soc de charrue pour leur livrer l'étroit passage par lequel ils s'enfoncent un à un dans la nuit. Leurs ombres vite se mêlent à l'ombre. On les suit encore au pas de leurs chevaux qui, peu à peu, s'étouffe. Désormais ils appartiennent au silence et à l'inconnu, seront-ils longtemps dehors, reviendront-ils ?

L'attente est double. L'ennemi ou l'ami ? Il fait frais. Les factionnaires relevés se hâtent vers la salle de ferme où se consument de bonnes bûches. Les uns ronflent sur des chaises, d'autres sur le carreau. Une bonne femme leur fait sauter une omelette et bavarde avec ceux qui ne dorment pas. Dans la braise chauffent une cafetièrre et un pot de vin. Sur la table est dépliée une carte. Le capitaine entre et la consulte. — « Vous êtes bien courageuse, dit-il, ma bonne dame. Ainsi vous êtes restée. Vous savez qu'il y a des soldats partout qu'on va se battre, peut-être, dans votre cour ! » Elle conserve son air journalier, répondant qu'elle est ici chez elle, qu'elle y a toujours vécu et ne voit aucune raison d'en sortir. Elle a cette sérénité magnifique dont se pare le courage des femmes. Ses enfants dorment à côté. Et, quand une nouvelle fusillade crée, la poêle où s'achève l'omelette n'a pas vacillé dans sa main.

Le capitaine accourt à la barricade, de nouveau, c'est le silence. Puis, la route résonne sous un galop précipité. Les mains pressent les carabines. Est-ce l'ennemi ? Une voix s'élève, étrangement, celle de l'officier de reconnaissance. « Ne tirez pas, c'est nous. J'ai un blessé. Il est à bout de forces. »

On les aide à passer. On les entoure. Ils sautent de cheval, excepté le blessé qui se cramponne à la crinière et choit dans les bras tendus. Il fait si noir qu'on le devine plus qu'on ne l'aperçoit. On l'apporte dans la ferme sans qu'il ait dit une parole. La lumière révèle qu'il est livide. Ses yeux ne semblent plus pouvoir se fixer. On le dépose sur des chaises alignées. — « Où as-tu mal ? » — « Aux reins » souffle-t-il. Pendant qu'on le déshabille, il a des cris rauques. Trois balles lui sont entrées dans le corps. On le panse. Ses gémissements de plus en plus faibles font deviner des souffrances de plus en plus aiguës. Sans lamentations importunes, la fermière lui glisse un oreiller sous la tête. L'officier murmure : « Courage, mon petit, ce ne sera rien ». Et la réponse est un peu de regard qui semble monter du fond d'un abîme.

On fait silence pour ne pas fatiguer le camarade et aussi parce qu'il y a de la gravité dans les cœurs. Les mains dans son giron, la tête penchée, la fermière s'est assise et garde l'immobilité des veilleuses de morts. Ceux qui sont là prennent la même attitude. Parfois les paupières s'appesantissent, les bustes s'écrasent sous la pression du sommeil. Ce n'est qu'un instant. La plupart ont des yeux extatiques tournés vers la rougeur du foyer. Ils sont, pour ainsi dire, au point d'orgue du danger, aux heures où, sans intervenir immédiatement, il fait peser sa présence. Quand il est soudain, quand, sur-le-champ, il impose une riposte, il ne fait que traverser l'esprit pour se croiser avec la volonté. C'est presque l'oublier que de lui répondre. Maintenant ces hommes n'ont pas d'acte à lui opposer. Il le faut attendre sans rien faire. Dans la petite salle où sommeille la lampe, celui qui est revenu pour mourir le représente au coin du feu. Et les camarades, engourdis sur leurs chaises, n'ont qu'à écouter s'en aller la vie d'un corps, à l'instant si semblable au leur, en sa force. Quelques-uns souhaitent une attaque qui les tire de ce silence. Ensuite ils renient ce désir parce qu'ils ont regardé vers l'agonisant. D'aucuns songent à des mièvreries exquises dont leur existence, la lointaine, était parée : à des tapis feutrant des pas menus, à des bibelots, à des cheveux, à une main, à une voix, à un coin préféré d'appartement... ou bien à une moisson ensoleillée sur laquelle, un certain jour, s'envolait le rire d'une jolie fille.

Volontiers attendris sur eux-mêmes, ils évoquent leur fin possible et se plaisent à imaginer comment ils seraient pleurés.

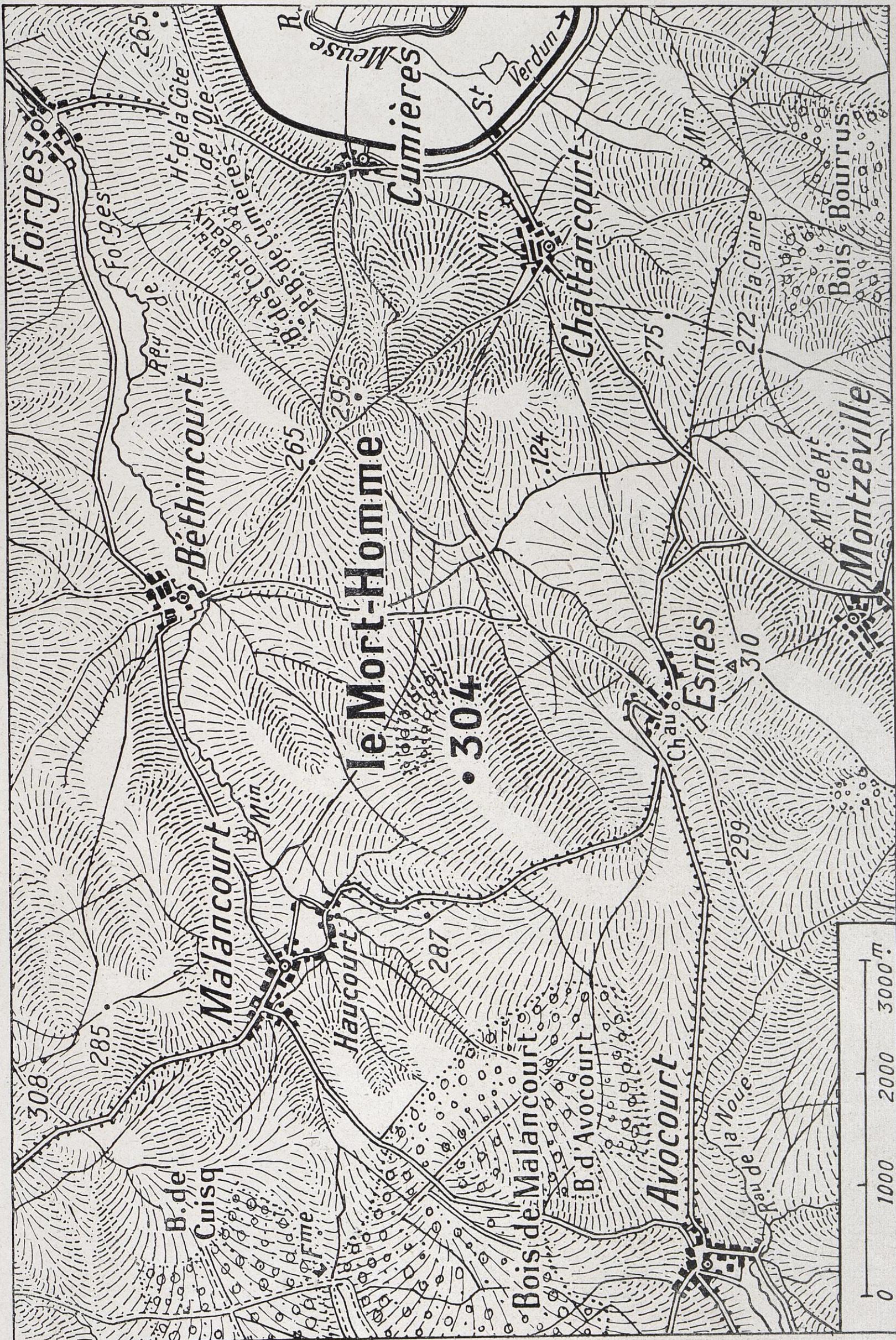
Tout cela se passe sans paroles, sans gestes, sans que leurs visages calmes daignent laisser transparaître leurs pensées. Et la nuit infiniment lente, rythmée par le râle du moribond, semble resserrer ses menaces autour du petit village isolé dans son mystère.

Avril 1916.

LÉRAN.



Le guetteur à son poste. (Croquis du front par Roblin.)



LA RÉGION A JAMAIS CÉLÈBRE DU MORT-HOMME ET DE LA CÔTE 304, OU S'ACHARNE VAINEMENT LA FUREUR ALLEMANDE Depuis des semaines, nos ennemis, qui n'ont pu arriver à prendre Verdun comme ils y comptaient si bien, s'obstinent à faire porter tout leur effort sur ces deux points culminants, le Mort-Homme et la Côte 304, d'où dépendrait peut-être le sort de notre grande place forte de l'Est. Un succès allemand, de ce côté, compromettrait sérieusement nos communications avec Verdun. Malheureusement pour eux, les Allemands, malgré leurs incessantes et frenétiques attaques, ne progressent pas d'un mètre.



Spectacle imprévu : ce sont des Indiens qui, sur certains points, font le service d'ordre.



Les lancers de l'Inde arrivent sur la place de la Préfecture.



Le défilé des Écossais précédés de leurs cornemuses.



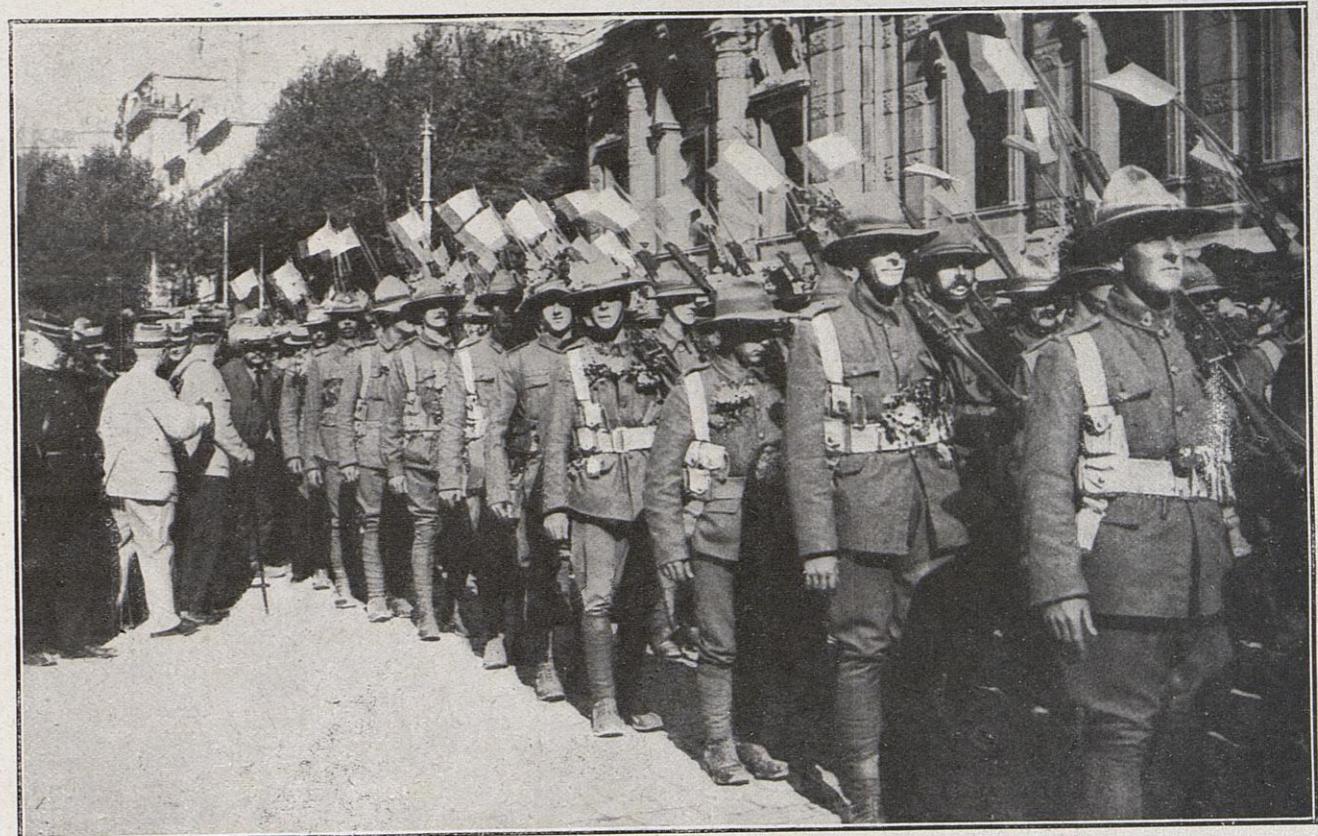
Soldat des régiments du Bengale portant les serres et les bouquets offerts par les bouquettières et les différentes corporations marseillaises.



Soldats australiens pris de fleurs par la foule.
LE DÉFILÉ TRIOMPHAL DES TROUPES DE L'ARMÉE ANGLAISE, A MARSEILLE



Infanterie écossaise venant de son camp, par le tramway.



Les troupes coloniales anglaises pavées aux trois couleurs.



La gazelle-mascotte d'un régiment a eu, elle aussi, sa part d'acclamations.

LA RÉÉDUCATION PROFESSIONNELLE
ET L'AVENIR DES MUTILÉS.

Ces mots « la Rééducation Professionnelle » ne sont plus nouveaux pour personne. Ils ont été vulgarisés dans la meilleure acceptation du terme par toutes les œuvres qui se sont préoccupées de rendre aux mutilés de la guerre une activité productive, par la Presse et par tous ceux qu'angoisse cette question : quelle sera, demain, la situation des invalides de la guerre ? Ces invalides, tout chargés de gloire, mais pour qui nous redoutons, par un cruel retour, la dépossession de tout ce qui avait été leur raison d'être. Faudra-t-il que le douloureux orgueil de rester parmi nous comme un témoignage d'héroïsme et de sacrifice suffise à remplir leur vie ? Faudra-t-il que la pension, due à leur blessure, remplace leurs salaires d'autrefois ? Hélas, quelques-uns seront privés, par la gravité totale de leur infirmité, de la possibilité de retrouver une existence normale — et pour ceux-là notre sollicitude ne sera jamais trop grande, ni trop larges les compensations pécuniaires — mais, pour la plupart cette crainte n'est pas fondée. La Rééducation Professionnelle suivant ou complétant la rééducation fonctionnelle, en rendant les mutilés aptes à exercer un métier, ancien ou nouveau, leur rendra tout le bénéfice matériel et moral du travail personnel.

Cette action parallèle du réapprentissage physique et technique se retrouve dans le domaine prothétique où l'appareil de prothèse et l'outil adapté aux facultés de l'invalidé se combinent et se confondent. Nous avons là à espérer des progrès illimités. Nous pouvons les pressentir en constatant ceux déjà réalisés par le professeur Amar entre autres, un des plus éminents spécialistes en la matière.

Voici des photographies où l'on peut voir quelques-uns des appareils que nous lui devons se prêter aux nécessités du métier.

Le problème de la rééducation des mutilés a été terriblement amplifié par la guerre, mais il s'était déjà posé avant elle et dans divers pays. Les Etats scandinaves en ont été les promoteurs et ils ont perfectionné à l'extrême leurs méthodes rééducatives aussi bien fonctionnelles que professionnelles. Leurs organisations servirent de modèle à l'Allemagne qui, dans son école de Munich, par exemple, arriva à des résultats inespérés.

La Russie réeduqua un grand nombre de ses blessés de Mandchourie grâce à son institut de Petrograd.

Les Belges, dont rien ne peut abattre la tran-



(Cliché Manuel.)

M. Pierre Rameil, député des Pyrénées-Orientales
Auteur de la proposition de Loi sur les Mutilés.

quille énergie, — et qui nous en ont donné une nouvelle preuve en organisant méthodiquement, malgré l'exil, leur centre de Vernon pouvant recevoir quatre mille mutilés, — les Belges possédaient à Charleroi une école de réapprentissage très connue.

Enfin la France s'était depuis longtemps préoccupée du sort de ses infirmes et de ses estropiés, et des ateliers à leur usage étaient dirigés avec autant de science que de dévouement.

Toutes les expériences faites nous amènent à admettre une moyenne de 80/100 de mutilés rééducables. Tous les résultats anciens, tous ceux obtenus actuellement par les initiatives généreuses qui se dévouèrent à la cause qui nous occupe, prouvent l'efficacité de la Rééducation Professionnelle, la nécessité de la mettre à la portée de tous les mutilés — et cela le plus vite possible, afin de leur éviter une période transitoire, inutilement pénible s'ils souffrent et s'effrayent de leur

incapacité de travail, et dangereuse s'ils s'y résignent.

Les organisations actuelles, officielles ou privées, sont admirables et je voudrais les citer toutes. Mais elles sont insuffisantes en nombre et par le manque de coordination de leurs efforts.

L'absence de centres, dans certaines régions, oblige souvent les blessés à rester éloignés de leur province, alors que le retour au sol natal est si désirable à tous les points de vue.

Il est urgent de rendre le plus aisément possible l'accès à la Rééducation car, il faut bien le dire, les possibilités existantes mêmes ne sont pas employées autant qu'elles pourraient l'être ; tous ceux à qui elles s'adressent ne sont pas disposés à en profiter. Il y a à cela des raisons diverses.

Je crois que nous devons faire entrer en ligne de compte, pour une large part, l'erreur décourageante qui s'était répandue de la diminution de la pension en proportion des salaires retrouvés. Et puis, dans un autre ordre d'idées, la fierté ombrageuse du soldat français reste sur la défensive devant tout ce qui peut lui apparaître relevant plus ou moins de la bienfaisance. Peut-être aussi les moyens d'accès au réapprentissage et les avantages qui en résultent sont-ils encore mal connus, malgré l'excellente affiche-circulaire du Ministère de l'Intérieur, malgré la belle propagande faite par les œuvres et par la Presse. On n'a pas oublié à ce propos la clairvoyance émouvante des études de René de Chavagnes, de Pierre Villey et de quelques autres.

C'est pour aider à la solution de ce problème : fournir aux mutilés les moyens de se rééduquer et amener les mutilés à se rééduquer, que j'ai demandé que force de loi soit donnée à ces deux principes : le droit pour les mutilés de se rééduquer, et l'assurance que la pension sera intangible quel que soit leur nouveau salaire.

La consécration du droit par la loi aidera les intéressés à comprendre toute l'importance qui s'attache pour eux à la Rééducation Professionnelle, elle rend son application conforme à la scrupuleuse dignité de notre race, enfin, et surtout, la reconnaissance d'un droit entraîne élémentairement la création des moyens nécessaires pour qu'il puisse être exercé. La pension proclamée intangible par un texte de loi, l'équivoque qui pouvait exister sera, je l'espère, dissipée.

Je reste très reconnaissant aux commissions qui ont accepté ces deux principes, à la Chambre qui a voté la loi à l'unanimité. Toute mesure à prendre en faveur de nos admirables soldats, du reste, provoque son intérêt immédiat et la trouve étroitement unie.



Menuisier travaillant à scier une planche avec son bras artificiel.



Menuisier travaillant avec le bras de travail du P^r Amar.

Une collaboration de l'Etat, par un budget spécial, par un contrôle assuré, grâce à un office central, a été décidée. Les œuvres existantes naturellement conserveront leur place dans cette organisation et pourront bénéficier de subventions. L'office s'attachera à multiplier les écoles, à assurer l'apprentissage dans les établissements industriels. La période de rééducation sera pécuniairement facilitée au mutilé en pourvoyant si besoin est à sa subsistance et à son logement. Sa famille continuera à toucher les allocations, s'il n'est pas encore pensionné et, s'il est pensionné, la différence qui pourrait exister entre le montant de la pension et le total des allocations.

Tout blessé ayant subi une diminution fonctionnelle qui l'empêche d'exercer une profession sera, sur sa demande, envoyé dans le centre le plus voisin de son domicile et le plus conforme à ses aptitudes.

Il ne faut pas qu'il se crée de malentendu : la loi

apporte aux mutilés rééducables un droit et non une obligation ; ils restent parfaitement libres d'en user ou de s'abstenir. Mais, quand nous leur aurons aplani tous les obstacles pouvons-nous un seul instant douter de leur choix ? Ils ne se condamneront pas volontairement à une retraite qui ne répond ni à leur âge ni à leurs dispositions. Ils voudront retrouver leur place de citoyen et de chef de famille, leurs gains, leurs légitimes ambitions d'autrefois.

Ainsi la pension, dette payée par la nation à leurs souffrances, gardera sa signification ; ainsi leurs glorieux souvenirs conserveront tout leur prix en ajoutant une noblesse de plus à leur vie déjà remplie par la fierté du travail. Leur rôle social ne sera ni fini, ni diminué, au contraire : ils seront deux fois des vainqueurs.

La guerre a fait naître tout un peuple de mutilés, il est juste que les rouages de la société s'y adaptent. Ce n'est pas un peuple de malades et

d'invalides, ce sont des hommes, des soldats ayant subi une brutale, une accidentelle atteinte physique, mais dont rien n'a pu abattre le moral, ce moral qui décida souvent du sort des batailles. Ils ne sont point lassés, ils sont grandis par les épreuves.

Leur magnifique ardeur a donné sa mesure, mais ne s'est pas épuisée. Devant la mort ils ont appris le prix de la vie : ils se résigneront mal à n'être plus que des spectateurs de l'activité commune.

La France doit à ses soldats, à ceux qui ont souffert, à ceux qui sont tombés, de continuer leur tâche par un incessant labeur ; demain il faudra qu'elle triomphe encore par une grande œuvre économique. Ce sera l'honneur et la récompense des mutilés de la guerre que d'être associés à ce prolongement de la victoire, eux qui en ont payé la rançon.

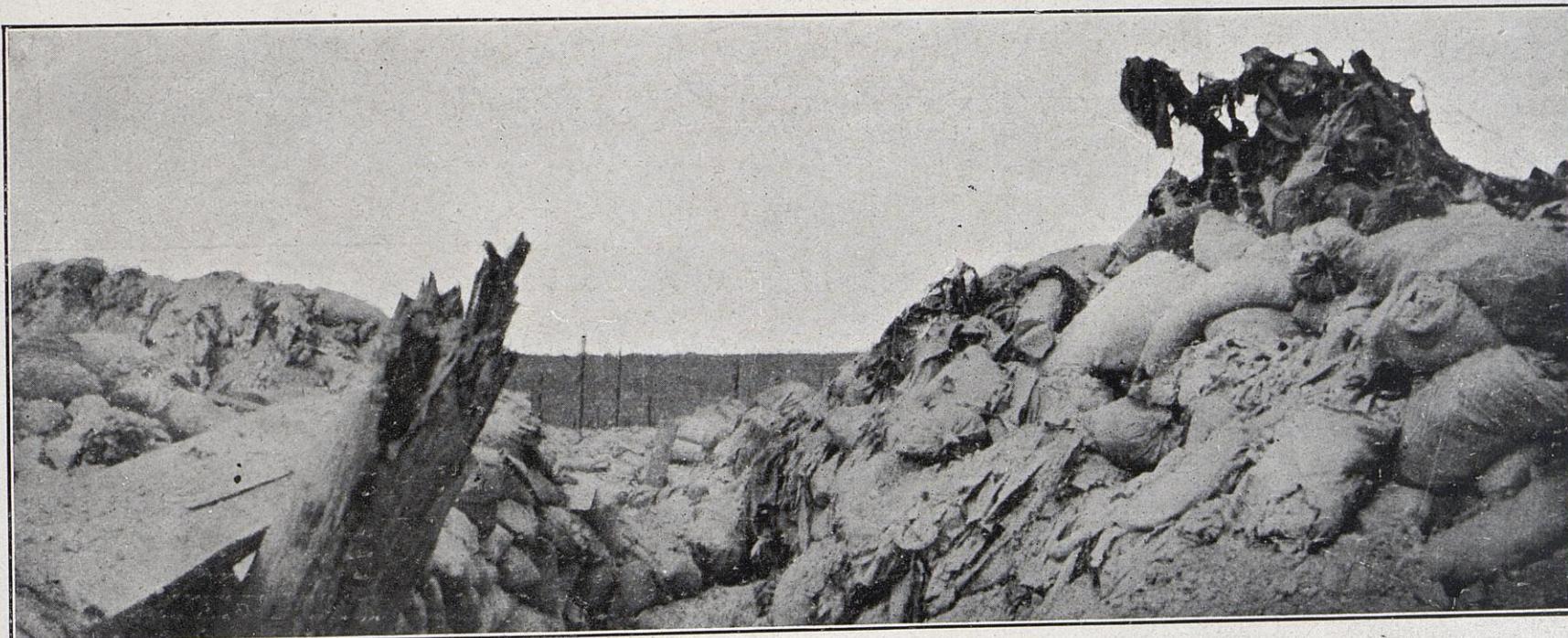
PIERRE RAMEIL,
Député des Pyrénées-Orientales.



Convoi d'artillerie traversant un village que le feu des canons a anéanti.



Le recensement du butin dans une tranchée prise à l'ennemi à la cote 304.



Aspect d'une position, près de Verdun, après un bombardement intense.



Tracteurs automotrices remorquant des 150 longs vers de nouvelles positions.
AUTOUR DE LA BATAILLE DE VERDUN



La ferme est attaquée par une section du ... chasseurs à pied; les Allemands surpris détalent à toute vitesse.



Pendant ce temps, un autre groupe de soldats français attaquent la ferme d'un autre côté et enfoncent une porte à coups de hache.



Nos soldats tiennent les murs de la ferme; l'officier qui commande l'expédition est obligé de retenir ses hommes qui veulent bondir.



La porte enfoncée, quelques hommes, avec la prudence qui convient, pénètrent dans la cour.

L'ATTAQUE DE LA FERME DE X... A PROXIMITÉ DU LAC AMATOV, EN TERRITOIRE SERBE



Sur une troisième face du mur de clôture, on attaque une autre porte; de ce côté les Allemands résistent, un de nos hommes tombe blessé.



Toute résistance est vaincante: à l'intérieur de la ferme, il restait six allemands, trois furent tués et les trois autres faits prisonniers.



Et voici l'épilogue: dans un four rudimentaire cuisait le pain des soldats allemands; nos hommes le défont et le goûtent non sans scepticisme.

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — Je possède un ami qui vient fréquemment à Paris, en droite ligne du front, et qui jouit de cette particularité de n'être point militaire et de suivre pourtant la route en automobile. Il ne porte pas d'uniforme, le bleu d'un horizon de poète ne l'a jamais vêtu. Il a passé l'âge. Cependant sa taille, ses façons sont celles d'un jeune homme. Il a l'air, en effet, d'un lieutenant qui se serait poudré les cheveux.

Quand je dis qu'il arrive du front, je ne crois pas mentir; beaucoup qui prétendent y vivre ne s'en sont jamais approchés d'autant près. Sa demeure qui, pour certaines raisons industrielles, est fort importante, se trouvait à la fin de 1914 à sept cents mètres des Allemands. Ceux-ci ont été repoussés depuis à quatorze cents, puis à deux mille et quelques mètres.

Mon ami sourit toujours quand je le vois... Sa maison, sa chère maison, ses jardins, son parc; les obus, les projectiles des mitrailleuses, les ont criblés, défoncés, abattus... Cependant, il n'a jamais cessé de dormir dans sa chambre à couche, qui est à l'un des angles de l'habitation. Les serviteurs en âge d'être mobilisés sont partis, mais, devant l'exemple que donnait le maître, les autres, adolescents ou vieux, femmes, jeunes filles, sont tous demeurés. C'est que l'optimisme de mon ami ne se traduit pas seulement par des mots. Il y joint des actes. Sortir chaque jour, gagner ses bureaux, ses usines en auto, en coupé, à pied, quand ça grêle ferme, c'est un jeu pour lui et il ne s'arrête point là. Il prétend continuer à vivre comme si les canons allemands n'arrosaient pas tout le pays. Une excavation est-elle creusée par une marmite qui vient d'éclater? Vite les jardiniers accourent, comblent le trou, rapportent des mottes de gazon, transplantent dans un massif écorné quelque arbuste repris à une pépinière spécialement entretenue dans ce but. Les pelouses sont tondues, le gravier ratissé. Les officiers de l'armée anglaise ont tous défilés devant la propriété de mon ami. Il leur impose par sa souriante énergie, cette persévérance qui jamais n'est découragée, abattue, qui se relève après chaque assaut dans sa sérénité de fer, comme si rien ne s'était passé.

Un jour, tout un état-major allié déjeunait dans la salle à manger. Un obus emporte le sommet du jardin d'hiver et un morceau de la salle. Le repas continue. On n'en était pas au café qu'il y avait déjà sur le toit des ouvriers avec des outils et du ciment. Ce vert jeune homme ne peut pas admettre que les Allemands dérangent quelque chose chez lui. Ce n'est pas une attitude, mais un sentiment si vif, si bien établi, si intraitable, qu'il n'y veut trouver aucune raison d'être félicité.

Pour ses ouvriers, les familles attachées à ses exploitations, mêmes principes. On a distribué durant un temps des rations de 250 grammes de pain, le revolver au poing, par des fenêtres protégées avec des barreaux... Il a réquisitionné ici, ravitaillé là, traité avec les militaires et les civils... maintenu l'harmonie, la confiance... La confiance, il l'exprime dans tous ses gestes, dans ses yeux noirs qui brillent, dans son sourire.

— Et vos tableaux, vos beaux meubles?...
— Tout est resté en place...
— Pas même descendus à la cave?...
— La cave? c'est pour mon personnel, quand on bombarde trop fort.

— Et moi qui connais, à Neuilly, à Passy, des gens qui, en tremblant, ont enterré dans leur jardin de faux Corots et des Mings faux!...
— A quel propos?

— Les zeppelins!

Il sourit... Et il ajoute que les domestiques doivent quitter les caves parfois, à cause des nappes de gaz asphyxiants, qui pèsent... Chacun porte son masque retenu par un cordon à la ceinture...

— On doit étouffer?

Il me regarde. Il hésite un peu. Enfin il se décide à répondre:

— Je ne sais pas, je n'ai jamais voulu me mettre ça sur la figure!

**

JEUDI. — Une cuisine. Une grande cuisine... Une odeur de café persiste. Cependant,

l'ordre règne, cet ordre du milieu de l'après-dînée, quand, un repas fini, les préparatifs de l'autre ne sont point encore commencés. Bouilloire monstre sur le fourneau, percolateur qu'on dirait de féerie pour le petit déjeuner de l'ogre. Cet ogre, c'est peut-être l'homme dont voici le portrait fixé avec quatre pointes dans l'enduit de la muraille... Une moustache blanche, des galons... L'ogre, c'est le général de Castelnau! La cuisine, celle de la caserne où sont logés les fusiliers marins.

Mais, par une porte, au fond, côté cour, une sorte de vague rumeur arrive qui révèle la présence d'une assistance nombreuse. Une voix féminine domine, s'élève, perce, flotte par instants comme une légère nacelle sur des eaux tranquilles... Elle ne parle pas, elle chante... Elle ne chante pas: elle récite des vers...

De cette vaste cuisine où, malgré les fourneaux apaisés, une senteur d'aliments persévère, cette cuisine de soldats, sans fioritures, ni moules à gâteaux, la voix harmonieuse paraît plus légère. Parfois, aux champs, nous voyons, d'une basse-cour, les roses d'un parterre voisin et les saveurs nous en parviennent encore par-dessus les émanations alcalines des bêtes et des litières. Et même un papillon, une abeille, quittant leur odorant parterre, s'égarent au-dessus des fumiers. Ainsi la voix suave vient se perdre dans cette vaste cuisine à présent déserte :

...Alors, sans un pli de paupière
Sans un soupir au bord d'un mot,
Tous, à la seconde, oublièrent
Le nom mouillé de leur bateau.

Tous quittèrent, à la seconde,
Les arbres bas de la forêt
N'emportant comme fleur au monde
Que le pompon de leur bérêt.

Et comme ils partaient tous ensemble,
Dieu, qui les regardait d'en haut,
Crut voir marcher dans l'air qui tremble
Tout un champ de coquelicots!...

Par l'espèce de porte profonde qui sépare de la cuisine le vaste réfectoire transformé en salle de spectacle, c'est, en effet, tout un champ de coquelicots qui s'offre aux yeux. Au fond, sur une estrade improvisée, une forme féminine vêtue de voiles noirs légers est debout, comme balancée par le rythme de sa poétique lecture. Dans tout le noir qui la drape, seul se détache le brassard blanc marqué d'une croix rouge qu'elle porte au-dessus du coude gauche. La main agite le petit manuscrit :

...Ah! il fallait les voir se battre
A Dixmude sur leur demande
De tenir quatre jours, oui quatre,
Un contre cinq, — oui, rien que ça!...

...Je vois onduler les coquelicots... Des visages se penchent vers celui du voisin et lui sourient. Puis, hors du col bleu, les nuques redeviennent immobiles. La récitant continue. Cette muse souple, balancée, blonde, légère et noire, qui tient sous le charme de sa voix juvénile ces guerriers au repos, est la femme d'un grand poète, poète elle-même, — les vers qu'elle récite en témoigneraient déjà, si d'autres, jadis, ne les avaient précédés, — Rosemonde Gérard : Mme Edmond Rostand.

Les fusiliers marins montrent, à la fin du poème, qu'ils ont été bien touchés que Mme Rostand, après avoir mis leur héroïsme en si beaux vers, ait pris la peine de venir les leur réciter.

Sur cette dernière strophe :

Et, Fils de toutes les étoiles,
Se battant, ils avaient assez,
Pour cuirasse d'un col de toile,
Pour casque d'un bérêt foncé!...

des applaudissements à étouffer la détonation d'un obus de 75 éclatent et se transforment en un triple ban monstre, dont M. Georges Cain a donné le signal. Puis, la souriante muse descendue de l'estrade et suivie d'un officier distribue à chacun, de rangée en rangée, sa poésie imprimée sur un double feuillet.

Auprès de moi j'entends un des fusiliers dire :

— C'est une chanson, tu vas voir ce pétard quand on va la reprendre en chœur!

**

VENDREDI. — Une nature morte où l'on voit, étrangement rassemblés, un de ces petits livrets de mince papier à cigarettes qui portent le

nom d'un personnage moins fameux par ses richesses que par sa déchéance et qui a couvert le fumier de ses ulcères et d'une sorte d'ineffable somptuosité. On ne voit réellement de toute cette *nature morte* que ce petit cahier. Le reste disposé comme les compartiments d'un damier inégal et bouleversés par une main démente, le reste échappe à tout examen, toute analyse. Le catalogue inscrit au-dessus du numéro de ce tableau le nom de Picasso.

Des dames se sont rapprochées de la petite toile, non sans une certaine appréhension, comme si quelque explosif se trouvait dissimulé derrière ce désespérant assemblage d'angles, de rectangles, au milieu desquels les unes ont cru apercevoir le tuyau d'une cheminée, d'autres une serrure... Une jeune femme s'approche, regarde, — de haut — comme un coq qui s'ébouriffe, et déclare :

— C'est joli de couleur...

— Mais, ma chère, qu'est-ce que cela représente?

— Comment, réplique le superbe coq dressé sur les ergots de ses hauts talons... Comment, on vous montre un tableau qui, par hasard, est agréable à regarder et il faudrait encore que ça veuille représenter quelque chose... Mais, tant mieux, mon Dieu, qu'un tableau ne représente rien, — enfin!

— ...Mais le papier à cigarettes?

Et le coq avec un sérieux admirable, une sérénité magnifique : — Comment, vous croyez qu'il y a là un cahier de papier à cigarettes?... Vous devez vous tromper...

Et elle s'éloigne, fière d'elle, toute prête à recommencer devant quelque autre toile *avancée*, à jeter, comme la méduse lance de l'encre, pour s'envelopper dans sa fuite, des paradoxes et des mots..., des mots!

Ce tableau figure, parmi cent cinquante ou deux cents autres, à une exposition de tableaux, sculptures et objets d'art offerts par des artistes, au profit de l'Association « Pour le Foyer du Soldat aveugle ».

Les comédiens et les peintres sont vivement sollicités par les organisateurs de toute œuvre qui souhaite de réaliser une somme importante, en dehors de la générosité des souscripteurs habituels. Il est à tel point entré dans les mœurs de s'adresser à eux qu'on ne songe presque plus à leur en savoir gré. Il semble tout naturel qu'à des heures fixées, en des lieux fort distants, on fasse venir Mme ou M^e X... pour lui donner l'occasion de chanter quelques airs ou de réciter ses habituelles poésies. Il paraît non moins naturel que M. Z... dégarnisse son atelier au bénéfice de quelques infortunes. Les artistes ne se plaignent jamais, ils donnent leur temps, leurs études, leurs tableaux... Mais on est en droit de se demander ce que des gens plus fortunés, mais qui n'ont point l'honneur, ni les désagréments de posséder des dons artistiques, donnent, — eux!

Cette exposition du *Foyer du Soldat aveugle* a réuni les noms les moins habitués à voisiner. Impressionnistes et traditionnalistes, cadre à cadre, parviennent à ne point se nuire. Les expositions de peinture font songer aux modes féminines. On y remarque les mêmes engouements, la même progression dans le ton, les mêmes délires, qui ont leurs adeptes fanatisés, leurs thuriféraires, leurs ennemis implacables et bavards... On a le sentiment qu'un pareil ensemble n'eût pas été réalisable quelques années plus tôt et semblera fade ou insensé vers 1925... Les choses vont avec une ardeur ivre. Ceux qui ne se sentent point paralysés dans leurs efforts par l'affreux sentiment de cette folle et vaine course ont des nerfs solides et une remarquable insensibilité.

Il faut que cette vente de la galerie Bernheim, rue de la Boétie, rapporte beaucoup d'argent. Les membres de l'Association du *Foyer du Soldat aveugle* se sont consacrés à une œuvre entre toutes salutaire. Ils veulent assurer selon les cas, l'âge, les facultés, les besoins, la famille, de cent à cinq cents francs de rentes annuelles, la vie durant, à ceux que la guerre aura privés de la vue... De telles formations doivent pouvoir remplir jusqu'au bout le rôle qu'elles se sont assigné. Les artistes en les y aidant ont fait tout leur devoir. A présent, c'est aux *amateurs*, au public, de faire le leur!

ALBERT FLAMENT.

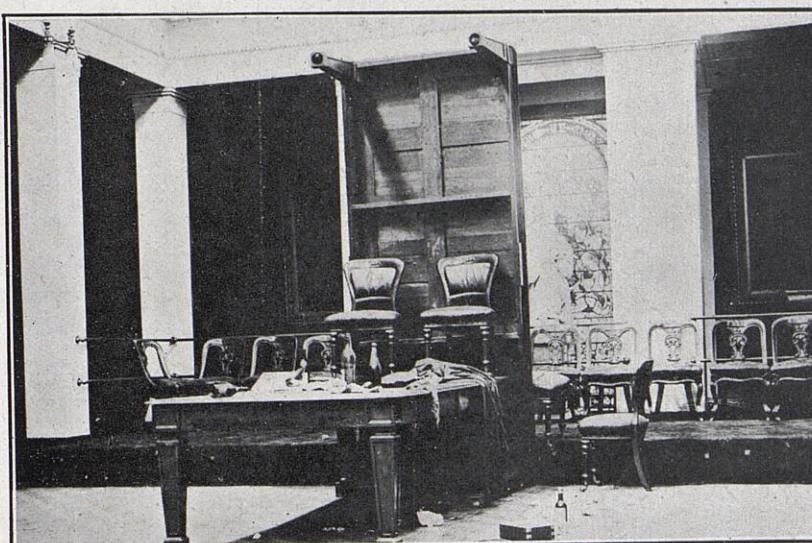
(*Reproduction et traduction réservées*).



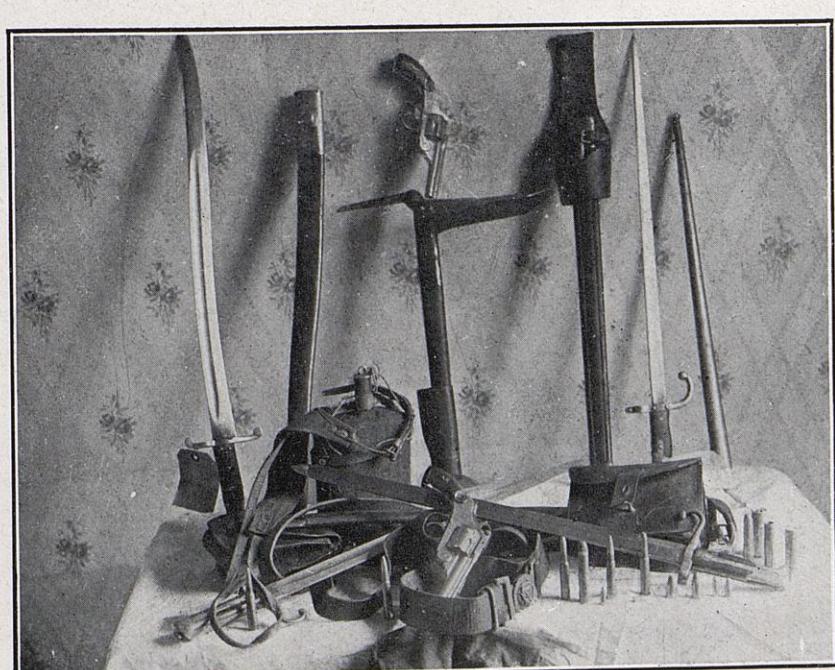
APRÈS L'ÉMEUTE. — Groupes de campagnards et de citadins irlandais venant visiter les ruines occasionnées par les Sin-Feiners.



Fac-similé du journal officiel des rebelles.



Une salle de cour martiale improvisée par les rebelles.



Une trophée d'armes d'origine allemande prises aux Sin-Feiners.

L'ÉPILOGUE DE LA REBELLION DES SIN-FEINERS.



Une boîte de cartouches dont l'origine allemande est décelée par l'étiquette.

LES BELLES CITATIONS

A ceux qui louaient ce brave au lendemain de la reconnaissance qu'il a accomplie en survolant le fort et le village de Douaumont, « c'est, disait-il modestement, un fait d'armes qui ne vaut pas d'être signalé. Je n'ai fait que mon devoir, et je n'ai aucun mérite ».

Tel n'a pas été l'avis de ses chefs, et la belle citation que l'on va lire en fait foi.

« Par ordre, n° 77, en date du 31 mars 1916, le général commandant la 1^{re} armée,



Le sergent Maurice Collet.

cite à l'ordre de l'armée le sergent Collet, Maurice, de l'escadrille M. F. 35. Le 8 mars 1916, engagé dans un combat avec quatre avions ennemis, a reçu deux blessures et a eu son observateur tué ; a réussi, néanmoins, grâce à son sang-froid, à échapper à la poursuite des avions ennemis et à atterrir dans nos lignes avec un appareil intact ».

C'est à l'altitude de 2.000 mètres que le duel aérien s'est engagé, et une centaine de balles allemandes vinrent se loger, en quelques minutes, dans l'aéro français.

Collet eut le bras gauche atteint et immobilisé par un des projectiles, tandis que d'autres transperçaient son réservoir. Un peu après, l'observateur Beauvais qui l'accompagnait fut frappé en plein cœur et tué net. Son corps s'effondra sur les commandes auxquelles il resta accroché.

Les agresseurs s'acharnaient ; l'avion tanguait, donnant au pilote l'impression qu'il allait capoter. Il se sentait perdu d'autant que ses blessures menaçaient de le faire défaillir. Mais alors, faisant appel à toute son énergie, il réussit à dégager le cadavre de son infortuné camarade ; à faire piquer verticalement son aéro et à passer, à une allure vertigineuse, devant les avions boches.

Enfin ! il parvint à gagner nos lignes et à atterrir miraculièrement derrière une batterie de 75, sur un terrain ravagé par des obus de 380, aux acclamations enthousiastes de ses camarades.

Collet est né à Bouffarik (Algérie), le 17 décembre 1891. Venu tout jeune à Paris, avec ses parents, il a fait son apprentissage de pilote, sur le front, où plusieurs fois déjà, il avait donné les preuves d'une activité inlassable et des plus belles qualités. Le jeune héros est digne de ses ainés, et sa dernière prouesse ajoute un épisode glorieux au livre d'or de notre cinquième armée.

Le Gérant : Maurice JACOB.

LES LIVRES NOUVEAUX

Le premier volume de la publication officielle du gouvernement belge : *Rapport sur la violation du droit des gens en Belgique* (Berger-Levrault, éditeur), vient de paraître. Les exactions de toute nature commises par les troupes du Kaiser non seulement dans les champs de bataille, mais pour ainsi dire dans les coulisses du théâtre de la guerre y sont relevées méthodiquement et cette enquête confirme le résultat des enquêtes précédemment menées. Il ne nous restera sans doute bientôt plus rien à apprendre à ce sujet, mais ce qu'il reste à faire admettre à beaucoup, c'est que : 1^o la duplicité de nos adversaires ne date pas d'aujourd'hui ; qu'elle fut, au contraire, toujours en honneur chez ce peuple de soi-disant surhommes, aux appétits insatiables, à la vanité démesurée jusqu'à la folie ; c'est que : 2^o cette terrible guerre n'est pas un accident dont seuls quelques militaires, quelques hobereaux sont responsables comme l'on s'efforce de nous le persuader. Il est temps d'en terminer avec cette légende d'une Allemagne tolérante, pitoyable, généreuse et d'une Allemagne prussienne, c'est-à-dire mauvaise, impitoyable. La générosité teutonne, le *Journal d'un grand blessé* (*Aux mains de l'Allemagne*, Plon, éditeur), par M. Charles Hennebois, nous instruira de ce qu'elle vaut. Elle se manifeste en des scènes révoltantes. Les blessés français sont fréquemment en butte aux mauvais procédés des infirmiers, aux méthodes brutes des chirurgiens, exerçant à l'envi un sadisme plus ou moins scientifique sur les malheureux et comme s'ils cherchaient à mesurer le degré de souffrance dont sont capables ces victimes.

La race entière ne connaît qu'une religion, la force, qui, pour elle, constitue le droit suprême ; elle se régit d'après le principe formulé par Nietzsche : *ce n'est point la bonne cause qui sanctifie la guerre, c'est la bonne guerre qui sanctifie toutes les causes*. M. et Mme Félix Régamey dans *La guerre à l'allemande* (Berger-Levrault, éd.), démontrent que depuis les époques les plus reculées, les Germains n'ont cessé d'agir pareillement à ce qu'ils font et que leurs triomphes ont sans cesse été salis par le mensonge et la trahison.

Il est temps enfin qu'on ne lise plus sous la signature d'universitaires des phrases telles que celle-ci : « Je sais trop ce que doit à l'Allemagne ma propre pensée, ce que lui doit mon pays, ce que lui doit l'humanité pour l'oublier au moment même où nous luttons contre elle. (Bourgin : Le militarisme allemand, Alcan, éd.) C'est avec de pareilles utopies qu'on nous a conduit où nous en sommes et que nous étions devenus les dupes du germanisme. L'exemple de nos pères, abusés par les enthousiasmes de Mme de Staél et se réveillant de leur erreur dans les désastres de l'année terrible, aurait dû nous servir de leçon. Mais nous nous entêtons dans les plus folles chimères dès qu'elles revêtent un aspect d'idéalisme. Or, ainsi que l'a fait observer judicieusement M. Firmin Roz dans son étude sur le *Germanisme* (Revue Hebdomadaire), le délitre pangermaniste n'est qu'une déformation monstrueuse du messianisme humain élaboré par le XVIII^e siècle.

Même là, l'Allemagne n'a donc point su être originale. Dès ses commencements, au surplus, la Germanie fut tributaire des Celtes et des Gaulois et ce qu'elle a eu plus tard de grandeur véritable, de génie lui vient de notre ciel latin. Pour se renseigner sur la valeur du Germanisme, il faut consulter les savants travaux, si consciencieusement documentés, de M. René Lote, agrégé de l'Université, docteur ès-lettres : *Les origines de la science allemande, Du christianisme au Germanisme, L'Allemagne et l'Autriche dans la civilisation et l'histoire*. (Berger-Levrault, éd.) On y pourra mesurer le péril que constitue le Germanisme. *illusion mystique de la connaissance et l'un des plus dangereux excès de la volonté*. La guerre actuelle est, en réalité, une lutte de la civilisation contre le Germanisme *fait pour contraindre la vérité et les hommes, qui doit subssister pour l'asservissement et l'erreur ou bien s'évanouir*. Espérons que nous ne tarderons pas à obtenir ce résultat auquel des ouvrages comme ceux de M. Lote ne seront pas étrangers.

L'Allemagne, la majorité de nos contemporains l'ignorait intellectuellement, économiquement. On négligeait surtout de voir que c'est spécialement à sa frontière de 1871 qu'elle doit sa puissance industrielle cause de son hégémonie politique, que ce sont les quelques kilomètres du bassin de Briey qui lui permettent de tenir tête et de faire front au monde coalisé. M. Fernand Engerand, député du Calvados, s'est chargé de nous édifier sur ce point. Son livre : *Les frontières lorraines et la force allemande* (Perrin, éditeur), abonde en détails du plus vif intérêt non seulement économique, mais historique. Les chapitres concernant les traités de 1815 et de 1871 méritent d'être classés à part et médités. L'auteur prouve que ces traités furent des plus funestes pour la France, le premier luilevant la houille et compromettant par là son indépendance industrielle, le second pourvoyant l'Allemagne de ce qui lui manquait : le fer.

La métallurgie est, en effet, le principal instrument du relèvement de l'empire germanique comme il peut et doit l'être de tout pays. Il est donc indispensable, ou au moins de première nécessité, de reconquérir nos anciennes limites, le bassin houiller de la Sarre, les charbonnages de Sarrebrück.

L'Allemagne, du seul fait de sa métallurgie, a eu, dès le jour de la mobilisation, un atout considérable dans son jeu et un avantage considérable sur ses adversaires. Elle n'a pas hésité à déclarer : *Les Etats neutres sont obligés d'obéir à celui des belligérants capable de leur assurer la provision de charbon*. L'aveu est excellent à recueillir, la vérité est bonne à répandre.

(A suivre). Paul D'ABbes

NÉCROLOGIE

ÉMILE LAFONT

Le distingué statuaire et peintre qui vient de succomber prématurément, était élève de Frémiet et d'Alb. Meignan. On lui doit la belle figure dite : *L'Art Décoratif* qui orne l'un des portails du Grand Palais, et l'une de ses toiles les

plus typiques : *La Seine à Notre-Dame* enrichit les galeries du Musée Carnavalet.

L'exposition de ses œuvres picturales fut fort remarquée, il y a quelques années, chez Georges Petit, et sa réputation comme sculpteur fut consacrée par sa poétique allégorie : *L'âme des Ruines* (jade, onyx et marbre gris), au Salon de 1901.

Entre autres morceaux caractéristiques, il convient de citer, en outre, les deux magnifiques bustes d'Ambroise Thomas, exécutés, l'un pour l'Institut, l'autre pour le foyer de l'Opéra-Comique, et la *Mignon* que montre notre gravure, et que l'artiste n'a pas eu la joie de pouvoir installer lui-même.

A la suite de très beaux envois à l'Exposition Universelle de Turin, Emile



Emile LAFONT, travaillant à sa dernière œuvre, la « Mignon », commandée par l'Etat pour le jardin du Conservatoire.

Lafont avait reçu la croix de la Légion d'honneur.

Il était neveu du vice-amiral Lafont, et par sa femme, Mme Montigny, du maître Ambroise Thomas.

Esprit fin, ami très sûr, passionné pour son art, il laisse d'unanimes regrets à ceux qui l'ont connu et apprécié.

ÉCHOS

UNE EXPOSITION D'ÉCHANTILLONS SUR LA CÔTE D'AZUR

Le mouvement qui porte les industriels et commerçants français à entreprendre dès à présent la lutte contre leurs concurrents austro-allemands se propage de plus en plus. Suivant l'exemple donné avec tant de succès par la récente Foire de Lyon, les autres régions de notre belle France organisent la défense économique du pays.

En raison de son riche et important marché, la Côte d'Azur avait été plus particulièrement envahie par nos adversaires. C'est une raison pour que cette même Côte d'Azur, victime de l'invasion boche, devienne le premier champ de cette bataille commerciale.

On a donc décidé d'y créer une exposition d'échantillons, catalogues et tarifs, Bottin vivant supprimant la perte de temps, les difficultés des recherches, montrant vite et d'une manière pratique aux négociants les produits ou les fournitures dont ils auront besoin, et au grand public, dont elle fera l'éducation d'acheteur, un vaste choix d'articles variés avec l'indication des maisons où il pourra se les procurer. Elle permettra de découvrir le véritable fabricant des objets qu'on ne pouvait souvent se procurer que par intermédiaires.

L'exposition d'échantillons de la Côte d'Azur, dont le siège est 27, rue Biscaïenne, à Nice, sera donc accessible et utile non seulement aux commerçants et industriels, mais au public qui s'y rendra d'autant plus nombreux que l'entrée en sera libre et gratuite.

SITUATIONS D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.



RETOUR DES TRANCHÉES, croquis du front par M. Milon de Peillon.

Imp. E. DESPOSSÉS, 13, quai Voltaire.